

L'affaire fut vite conclue d'autant que le sacrifié avait justifié sa demande par le fait que Lucette : sa sœur, était partie en Angleterre finir ses études.

Laisser la lourde charge de la ferme à Maria, la sœur aînée, était impossible, elle s'y refusait. La mère étant morte en couches. D'autant plus que le domaine grandissait.

Quant à la jeune femme, auraient dit les bonnes âmes, « Elle avait certes perdu l'éclat de l'innocence, et visiblement ce mariage ne lui plaisait pas.

L'homme n'est pas du plus bel aspect, mais il est riche, cela compte, et puis à qui la faute ? Elle n'a pas lieu de se plaindre, le vice est récompensé »

La frêle Lio s'y était résignée dans la douleur comme il convient à une fautive. Pour cela, elle avait simplement mis sa vie entre parenthèses.

La seule source de vie qui résistait en elle était dans son ventre.

Mille fois elle essaya de la faire taire. La perte de Luce et ce mariage ou l'on récompensait le violeur l'avaient faite plonger dans les méandres d'une grande dépression ; rythmant les pas de sa vie, dans l'idée de la mort.

Deux tentatives de suicides en furent les conséquences.

On ne sut jamais si le fait de perdre la parole était lié aux médicaments qu'elle avait absorbés ou si c'était le fait de sa volonté. Cela lui valut d'être souvent battue pour son silence.

Pour survivre avec la mélancolie comme seule respiration, elle avait supprimé virtuellement l'existence de Tonio.

Elle était parvenue à gommer tout ressenti de sa présence.

Comme une automate elle réagissait aux nécessités matérielles, sans leur donner de résonance.

Les seuls battements de son cœur étaient liés à son enfant.

Le seul soulagement auquel Lio aurait pu être sensible, résidait dans le fait que Tonio avait commencé une carrière avec son frère.

Ces missions l'éloigneraient régulièrement, pendant plusieurs mois, de la maison. Mais cela pour elle, était devenu indifférence. Elle s'était réfugiée dans un monde où rien n'existait comme en témoignaient ses regards perdus dans les brumes.

Étrangement pâle, son visage ne reflétait aucune expression, sinon l'absence. Même l'agacement qu'elle procurait à Tonio n'avait aucun effet sur elle. Seuls des cris de douleur traduisaient parfois ses émotions.

La folie du grand-père Rossi depuis la mort de sa femme n'avait fait qu'empirer. Elle s'exprimait par des emportements violents.

Tonio avait du mal à supporter ses excès. Il y répondait de façon de plus en plus agressive, d'autant plus qu'il projetait sur lui ses propres déviances.

En martyrisant son père il combattait sa propre folie.

La violence de son comportement évitait cependant le regard de son frère qu'il craignait.

Jusqu'à la nuit où les cris de démence du vieil homme furent étouffés par un coussin maintenu sur sa bouche.

Tonio signa là son premier meurtre.

Alberto, profitant d'une opération qu'il montait, envoya son frère en mission à l'étranger, afin de le tenir à l'écart des ennuis judiciaires.

Ces absences fréquentes de Tonio laissèrent le temps à son enfant de naître.

Une nuit de juillet, alors que harassée par la chaleur Lio s'était endormie sur le siège à bascule de la terrasse, elle fut réveillée par les phares d'une voiture qui s'était engagée dans l'allée des oliviers.

Sa respiration s'arrêta quand elle reconnut la croix sur la voiture.

C'était une ambulance. Spontanément, une espérance s'alluma en elle.

Deux brancardiers sortirent le corps de son mari allongé.

— Ne vous affolez pas madame dit le chauffeur, c'est votre mari, il est blessé, mais il vit.

La tête de Tonio était couverte d'un épais bandage qui ne laissait rien voir de son visage.

Lio était restée sans un mot, sans réaction.

Les brancardiers furent un peu surpris de cette indifférence.

Du fait de ses blessures, le caractère de Tonio se compliqua d'une indescriptible haine.

Souvent on le surprenait à parler tout seul. Il combattait un ennemi invisible. Parfois il confondait sa pensée et la réalité, ainsi s'en prenait-il à sa famille comme à ses personnages imaginaires.

Une violence gestuelle illustrait sa lutte intérieure et les gifles volaient bas.

Lio en était la récipiendaire favorite et malgré sa prudence, son corps ne tarda pas à refléter les marques de cette violence.

Les pleurs les cris et le sang finirent par inquiéter Alberto. Il ne put cependant enrayer la folie qu'il voyait grandir chez son frère.

Le vin qui coulait à flots n'arrangea rien. Parfois dès l'aube l'ivresse avait gagné l'esprit de Tonio, conséquence d'une nuit agitée de luttes informelles.

Ses mains se mirent à trembler, ses yeux fixant le vide, il semblait absent. Parfois il ne tenait aucun compte de son environnement.

Soudainement il se mettait à crier comme s'il s'en prenait à quelqu'un. Parfois il menaçait de mort les fantômes de son délire.

Dans ces moments-là, la seule explication que l'on donnait à son comportement se résumait à un seul mot : folie.

Pourtant personne n'osa prononcer le mot. La peur avait imposé son climat et tous ne pensaient qu'à se préserver.

Pour le petit Louis, les premières années de la vie se passèrent dans les jupes de sa mère qui curieusement, avait des attitudes presque normales.

C'était un garçon chétif « trop efféminé » de l'avis de son père.

Il vivait avec beaucoup de difficultés ses rapports avec cet homme qu'il voyait débarquer dans des tenues guerrières, quatre ou cinq fois par an.

Ces deux êtres n'avaient jamais rien échangé.

L'enfant effrayé par les manières brutales de ce père trop souvent absent, craignait les rapports avec lui, au lieu de les rechercher.

Pour lui aussi, le retour de ce père blessé pesa considérablement sur son avenir.

Intelligent et sensible, il fit en sorte de ruser pour ne pas s'exposer. Il avait le souci de sa mère qu'il voyait dépérir et de sa tante Maria qu'il sentait en danger.

Une seule excuse pouvait justifier la dureté de cet homme. Elle était visible : une profonde cicatrice barrait sa joue et se prolongeait de sa poitrine à son nombril, signe évident d'une éventration.

« Blessure de guerre » disaient-ils, mais personne n'en sut davantage.

Maria, orpheline, avait réussi à s'éduquer toute seule. Elle alla chercher l'affection dont elle avait besoin chez son frère Alberto ce qui fortifia son caractère.

Ce grand frère n'avait rien de la nounou mais sa tête étant mieux faite, il avait le souci de préserver l'équilibre de la maisonnée.

Pour ce faire il lui confia dès ses dix-sept ans la responsabilité des comptes de l'entretien de la maison.

Elle prit également sous son aile le fils de Tonio, Le petit Louis.

Il fut surnommé « Lou simplet » en raison de l'héritage génétique qui se déclara dès ses sept ans.

Maria ne fut pas la seule gardienne du temple Rossi. Le lapin PanPan et le vieux chien Clafoutis veillaient sur la maison.

Louis enfant, passait son temps à rire et à chasser les insectes qu'il disséquait avec méthode.

Constatant le mal-être des adultes, il fuyait toute approche de son père qui l'effrayait.

Son petit monde se situait sous la grande table de bois massif qui offrait à tous, l'abri nécessaire à cette petite communauté.

C'est du moins ce que vivait le petit Louis. Livré à lui-même, il avait créé son petit univers.

Sa mère absente, son père dangereux au cours de ses rares présences, seuls Maria, PanPan et Clafoutis, bénéficiaient de l'affect de l'enfant.

Or un jour, à son septième anniversaire, alors qu'il espionnait son père, caché derrière une souche d'arbre, il le surprit en train de tuer son lapin du tranchant de la main et de lui arracher la peau d'un seul geste.

Clafoutis s'étant porté au secours de l'animal, gisait au sol.

Les cris d'horreur de l'enfant furent les derniers sons de sa voix que l'on entendit.

Comme sa mère, il s'enferma dans le silence et resta pétrifié durant plusieurs mois.

C'est à ce moment qu'il devint « Lou-simplet »

A l'âge de dix-sept ans, son père qui ne supportait plus son mutisme, faillit le tuer.

Devant le danger, Maria le plaça comme apprenti chez un boucher de Nice.

Le garçon n'avait pas réellement retrouvé ses sens.

L'atavisme familial avait montré sa réalité. Mais, s'il ne s'exprimait toujours pas, il ne se singularisait que par une indifférence à son environnement, sans pour autant susciter d'inquiétude.

Il avait bénéficié de son emploi par la crainte qu'inspirait son père auquel il n'était pas raisonnable de refuser quoi que ce soit.

De leur côté, Maria et Lio ne furent pas davantage choyées dans la fratrie.

Après l'enfant, consciente de son état, Maria prit sa belle-sœur Lio sous la protection, contre la violence de son frère.

Lucette la petite dernière, ne revint pas d'Angleterre.

Elle resta des années sans donner de nouvelles. On disait qu'elle avait mal tourné, qu'elle se droguait, mais on aimait dire et médire, alors...

Lio, la jolie jeune fille vieillira prématurément.

Alors qu'elle n'avait que vingt ans, des cheveux blancs apparurent dans sa longue chevelure que seule Maria coiffait, jusqu'au jour où cette dernière, inquiétée de la démence de son frère, profitant de son absence, la fit interner pour disparaître à son tour ; fuyant ainsi la folie familiale.

L'apprenti

Nice 1993

Fidèle à ses habitudes, le fourgon frigorifique était venu se garer devant le petit bistro sur la route de La Trinité, faubourg de Nice.

On ne pouvait pas dire qu'il attirait le chaland. Il semblait sorti d'un roman de Zola. Outre une décoration des plus sommaires, on y trouvait un fond sonore d'intense circulation, ce dernier étant situé sous une bretelle d'autoroute.

Cela ne semblait pas gêner les quelques habitués qui persistaient à consommer ici.

Accroché au zinc, le père Lulu sirotait son rouge sous le regard fatigué de la vieille Huguette.

Le papier mais de sa cigarette restant collé à sa lèvre faillit plonger dans le verre de rouge. Mais, on n'en conte pas à Lulu : sa longue pratique, rectifia le geste afin de ne rien gâcher.

Le corps de Lulu, boucher de son état, se dessinait au compas. Le pigment rouge de son nez donnait une indication précise sur son vécu vinicole.

Le sourcil épais qui lui fermait presque les yeux n'avait rien à envier aux nids de cigognes. Quant à la bouche, on la devinait à peine sous une honorable bacchante de syndicaliste CGT.

Au bout du comptoir, sous une casquette d'un autre temps, un vieillard semblait profiter de son reste de vie dans le reflet de son verre. Sous la veste grise de sa première communion dans le même état que lui, on se demandait qui tenait l'autre, tellement sa maigreur était grande.

– Alors ! Combien cette fois ? Demanda le Pépé.

– Oh c'est plus ce que c'était, puis je fatigue vite ; dit Lulu

– Bientôt tu vendras quoi quand il n'y en aura plus ? La tienne est invendable.

– C'est pas avec la tienne que je gagnerais ma vie. Reprit Lulu.

– Je peux te vendre ma peau de zébi si tu m'en donnes un bon prix .

La mémé s'étouffa d'un rire qui mit en évidence l'absence de dentition.

C'est-ce moment que choisit Lou-simplet pour rentrer.

– Tiens voilà l'autre, dit Lulu d'un ton moqueur, t'es tombé en panne d'essence avec ton vélo ?

Le jeune garçon, fidèle à ses habitudes ne répondit pas.

– Ah celui-là, je ne sais pas ce que je vais en faire, poursuit Lulu, il a failli s'écraser sous une épaule de veaux. Faut dire qu'il n'est pas bien bâti.

– Il ira plus vite que toi. Dit le Pépé.

– C'est justement ce que je veux faire aujourd'hui. Je vais l'emmener au hangar pour le faire bosser.

– Ça va pas lui plaire, dit la Mémé.

– Mon nerf de bœuf lui fera changer d’avis.

– Tonio aussi peut te faire changer d’avis. Précisa la vieille dame.

– Tonio ? C’est lui qui veut que je le dresse et puis, reprit-il en riant, c’est pas lui qui va le dire.

– Tu es un sauvage, Boucher. Tu le martyrises ce pauvre gosse. Je le vois bien, il a peur de toi. Un jour il va te planter un couteau comme à un poulet.

Le jeune garçon sembla étonné de ce qu’il entendait. Son regard s’était éclairé d’une expression étrange. Son esprit un peu dérangé fit visiblement un gros effort de concentration.

– Et puis qu’est que tu lui donnes à manger ? Il est plein de boutons et il est pâle comme une endive. Je parie que tu le nourris comme tes chiens.

– Ah ! Ah ! Il ne s’est jamais plaint ! Mes chiens non plus.

– Viens petit, dit la Mémé. Je vais te faire un casse-croûte.

– Pas le temps dit Lulu, on a du boulot.

Ce disant il se lève et pousse Lou – simplet dehors.

— « Abécha » dit-il d’un patois approximatif en sortant.

Bringuebalant, le vieux camion s’enfonça dans le chemin de terre qu’entourait une végétation de ronces et une forêt de hautes herbes sèches.

Tant bien que mal Lou-simplet qui venait de fêter ses vingt ans, tentait de suivre son patron aidé en cela par la compagnie de deux molosses danois peu rassurants.

Au détour du chemin, il finit par découvrir la silhouette du hangar. Elle avait quelque chose d’effrayant.

Noire de crasse et de fumée elle semblait sortir d’un film d’épouvante des années vingt.

Des spectres d’arbres morts l’entouraient comme s’ils voulaient la défendre.

La haute voûte du pont de l’autoroute surplombait ce décor surréaliste.

Lou ne fit pas attention au côté morbide de l'emplacement, il n'était préoccupé que par de cul du camion qu'il ne voulait pas perdre de vue.

Lulu avait la main lourde et Lou n'était pas friand de ses caresses. L'imaginaire de Lou s'était réduit à peu de choses. L'immédiateté traçait sa marche à suivre.

L'éloignement de son père suffisait à faire son bonheur.

Lulu dans le genre « danger » lui permettait quelques échappatoires qui le rassuraient un peu. Et puis il y avait les petites bêtes des champs ; des lièvres qui l'amusaient beaucoup, des insectes auxquels, de temps en temps il arrachait les ailes.

Il trouvait un confort à ne pas tout comprendre, cela lui permettait de rester dans son monde. Il lui arrivait même parfois de rire sans bruit, de se moquer de Lulu, mais sans le dire sans le montrer, secrètement.

Lou posa son vélo contre le mur du hangar et suivit Lulu sans se poser de question. Le lieu sinistre abritait un laboratoire entièrement carrelé de faïences blanches.

Le camion en marche arrière, avait été introduit dans la bâtisse. Lulu ouvrit les portes arrière pour laisser voir un amas de cages.

Lou fut pétrifié de voir qu'elles contenaient. Il resta un long moment immobile comme paralysé.

– Ne reste pas comme ça, idiot ! Décharge-les et vas les mettre avec les autres.

Lou ne bougea pas. Lulu lui saisit le bras et le poussa violemment. C'est alors que Lou vit les étagères ou se tassaient des quantités de bêtes visiblement affamées.

La gifle qu'il reçut n'étouffa pas ses hurlements, pourtant pas le moindre son ne sortit de sa gorge.

Les vieux amis

Nice 1993

Au cœur de la ville, l'Hôtel de Police se dressait fièrement tout près d'une des plus belles artères de l'agglomération Niçoise.

Ce privilège n'était pas usurpé quand on connaissait le milieu ambiant. Il était connu depuis toujours comme étant le réceptacle de tous les trafics possibles et imaginables.

On lui prêtait sans mesures les phantasmes hérités de ses voisins Italiens, à savoir « la Mafia ». Nombre d'affaires médico-judiciaires avaient illustré la Une de Nice-Matin.

Le soleil faisant éclater le brillant des richesses n'avait pas manqué de mettre en appétit les ambitions.

Le phénomène s'était étendu sur toute la Côte d'Azur jusqu'à Marseille.

La criminalité s'était de ce fait, répandue tout le long de la côte méditerranéenne.

Louis Talamoni caressa la cicatrice de son ventre, il regretta que les picotements qui l'agaçaient ne lui indiquent pas au moins la météo comme certains, avec leurs cors au pied.

Il aimerait pouvoir annoncer à ses collègues « le temps va changer » mais à Nice, le temps ne change pas : il fait beau et puis c'est tout.

Sur un coin du bureau la pile de dossiers ne bougeait pas. Louis souffrait de constater son impuissance.

Il préféra tourner la tête vers l'autre coin du bureau où le cadre de bois entourait le visage de Lise. Il le caressa, faisant ainsi disparaître un doigt de poussière. Malgré les années, elle n'avait pas pour autant effacé le souvenir violent d'une page qu'il ne voulait pas voir se tourner.

L'agent Martine se dispensa de frapper à la porte et entra pour annoncer.

– Patron, une dame veut absolument vous parler et à vous seul, on n’a rien pu faire pour la retenir. Décidément quand votre charme opère il est irrésistible.

– Je vous remercie pour cet aveu Martine, faite entrer l’accusée.

Louis ajusta sa cravate tout en exprimant un soupir d’agacement.

– Commissaire Talamoni ? Demanda la dame en entrant

– Oui.

La visiteuse eut fait un parfait « Premier Ligne » au quinze de France.

– Je suis Madame Hubert, Marine Hubert.

– Bonjour Madame, vous vouliez me voir ?

– Je vois que vous ne me reconnaissez pas. C’est mon mari qui m’a dit de m’adresser à vous.

– Votre mari ?

– Oui, plus précisément le colonel Jean Hubert que vous connaissez je crois.

Louis fronça les sourcils, preuve qu’il cherchait dans la bibliothèque de sa mémoire.

– Hubert ! ...dit-il après un temps.

Visiblement la connexion n’était pas faite mais la recherche se prolongeait.

– Le Rwanda. Précisa la dame.

– Le Rwanda ! Oui, Jean ! Cela me revient. Excusez-moi, Marine cela me revient, asseyez-vous. Ce brave Jean, comment va-t-il ? Cela fait bien dix ans ?

– Sept.

– Et sa blessure ?

– Un mauvais souvenir.

– Que devient-il ? Et où est-il ?

– Il devient vieux et c’est pour cela que nous sommes venus sur la Côte, dans une pension de famille.

– Vous habitez ici ?

– En vacances, dans une pension de famille dans l'arrière-pays. Jean aimerait bien vous revoir. Vous savez, les anciens combattants et leurs souvenirs de médailles.

– C'est une excellente idée, avec plaisir. Cela nous donnera l'occasion de compter nos médailles et nos cicatrices. Mais je suppose que vous n'êtes pas venue pour cela.

– Vous avez raison, comme je vous l'ai dit, nous sommes en villégiature chez une dame qui a un gros problème. J'hésite un peu à vous en parler, vous devez avoir d'autres chats à fouetter.

– Dites, si je peux vous aider.

– Et bien justement c'est de chats dont il s'agit. Il se passe quelque chose de terrible. Tous les chats du pays disparaissent. Que quelques-uns se fassent écraser, cela arrive ; mais que tous disparaissent en peu de temps. Ce n'est pas possible.

– Je vous arrête tout de suite, le fait nous a déjà été signalé. Une collègue enquête déjà. On ne vous l'a pas dit mais la brigade des stupés ne s'occupe pas de la disparition des chats, dit-il en riant. Mais donnez-moi votre adresse et je viendrai vous voir, cela me permettra de saluer mon ami Jean.

Un repas épicé

Nice 1993

Le restaurant « La Réserve » sur la plage de Coco-Beach était suspendu au-dessus des flots. À ses pieds venaient se coucher dans des reflets de lumière, de petites vagues, dans un doux clapotis.

En cette fin de soirée la nuit se paraît de ses plus beaux atours. La grande baie vitrée offrait une vue magnifique sur les feux de la Promenade des Anglais.

La salle avait fait son plein de convives.

Louis et ses deux adjoints Olvo et Pivert, s'apprêtaient à passer commande. Un arrière-goût de vacances semblait ravir la fine équipe.

Vingt ans de galère vécus ensemble donnaient à ces instants de plaisir, un relief savoureux.

Olvo, jouisseur de bonnes tables faisait les yeux ronds à la lecture du menu. Il passait une langue gourmande sur ses lèvres en lisant les promesses du chef.

Les formes débordantes de sa physionomie démontraient son attention toute particulière à la consistance des plats.

Point de cuisine moderne où l'esthétique prime sur l'abondance. « On n'est pas là pour faire des photos » disait-il pour justifier son souci.

Olvo « L'italien » comme on l'appelait parfois ou « crane d'œuf » qu'illustrait parfaitement son crâne chauve, aimait à rappeler les propos du grand cuisinier Bocuse : « Rien dans l'assiette, tout dans la note »

Le parcours de crane d'œuf n'avait rien de conventionnel. Jeune tête brûlée de la Légion il avait très vite démontré ses talents de crocheteur. Ces aptitudes à violer les coffres forts lui avaient valu de connaître les geôles du régiment. Son intérêt pour la manipulation des dossiers et la fabrication de faux documents lui avait permis d'être remarqué, vu son excellence, par les services secrets, peu regardants à l'époque sur les vices de forme.

C'est comme cela qu'il connut Louis Talamoni qui fut son formateur. Plusieurs années plus tard ce dernier, au cours d'une opération, lui sauva la vie. Il en résulta une amitié à toute épreuve et une admiration sans bornes.

Pivert avait suivi le même parcours et partagé la même cellule. Lui s'était enivré avec les premiers crus de son supérieur et circonstance aggravante, avait substitué au précieux breuvage une infâme piquette qui fut servie à une huile, en inspection.

Appelé « L'oiseau » parfois « L'os » par son ami Olvo, il était son inverse morphologiquement.

Taillé en lampadaire, dessiné d'un trait, il avait pour lui une excroissance nasale en forme d'aubergine surmontant une mâchoire chevaline qui lui conféraient la sympathie d'une laideur amusante.

Il avait pris sur son ami Olvo un ascendant, du fait de sa grande intelligence cartésienne. Elle en avait fait un brillant analyste, d'un sang-froid redoutable et doublé d'un courage à toute épreuve. Cela en avait fait un agent apprécié.

Il n'avait pas les dispositions pour bien manger de son ami mais très complémentaire, il était éclairé : une fine gueule, pour la carte des vins.

Tous deux gouttaient avec une jouissance non dissimulée le fait qu'ils allaient dîner aux frais de la princesse.

Louis avait invité « Laurel et Hardy » comme il les appelait : parce qu'il était en mission. Les deux compères s'étaient promis d'être par devoir, à la hauteur des mets et ils se targuaient même de faire preuve d'un zèle administratif.

Louis n'avait rien à leur envier, il gouttait comme ses amis aux plaisirs de la table. Mais en tant que beau gosse, il avait le souci de préserver son charme naturel. Du moins le disait-il. Longtemps il avait mesuré en pinçant la peau de son ventre, le gras qui s'y trouvait. C'est donc en connaissance de cause qu'il composait ses menus.

Tenant la carte des menus à deux mains, il en profitait pour observer l'ensemble des dîneurs, en particulier une table restée inoccupée.

Moins d'un quart d'heure plus tard, la daube fumait dans son assiette. La salade niçoise avait eu le succès qu'elle méritait et il était urgent de passer aux choses sérieuses.

C'était du moins le propos d'Olvo qui, d'une main experte, planta sa fourchette dans un plat fumant, tirant un monticule impressionnant de pâtes fraîches.

– Monsieur Olvo va encore nous démontrer sa gouinfritude. Notre image de marque va encore souffrir, dit Pivert qui ne ratait jamais une occasion de se moquer de son ami.

– Monsieur Pivert se soucie de son image ! Coupa Olvo en levant les yeux au ciel. Mais dès qu’il aura trempé son nez dans son verre il se teintera de rouge ce qui sera en accord avec son penchant d’alcoolique.

– Et c’est ainsi que mourut étouffé « crâne d’œuf ». Je bois à la mémoire de cette masse informe qui fut mon ami. Dit Pivert en levant son verre. Sur sa pierre tombale on mettra « ce fut la pâte des hommes » Elle ne se lèvera pas comme dirait mon boulanger.

– Ton hommage me va droit au cœur, dit Olvo la bouche pleine en levant son verre.

Louis avait observé la joute sans broncher, il était habitué du petit jeu et n’y faisait plus guère attention.

Les hostilités avaient déjà laissé leur trace sur la bouteille de rosé servi frais, comme il se doit. Trace que l’on retrouvait sur la cravate d’Olvo. Comme un hommage rendu à Béro personnage dans San Antonio.

– Ceci dit, as-tu mesuré les risques que tu prends ? demanda Pivert.

– Explique-toi ? dit Louis.

– Financer un trafic de drogue pour un commissaire des stupés, il y en a qui pourraient trouver cela border line. Dit-il à voix basse.

– Cela fait combien de temps que l’on patauge ? Demanda Louis

– Sept ans ! dit Olvo la bouche pleine.

– Sept ans de chasse aux papillons, résultat : les réseaux sont intacts, vous vous rappelez du coup de l’hydravion ?

– Qu’en est-il advenu ? Pourquoi ? Je vais vous le dire, on joue petits bras, on se contente de la menue valetaille, que l’on nous permet de serrer, pour nous endormir. Notamment auprès des médias. La paix civile pour les politiques. Pendant ce temps le trafic peut s’organiser. Ils savent sacrifier un peu des seconds couteaux et des parasites de temps en temps et nous obliger à regarder ailleurs ; tandis qu’ils passent un max d’un autre côté.

Les politiques sont ravis de prendre des photos devant dix kilos d'herbe, ils n'en demandent pas plus. D'autre part, ils ne sont pas contre le fait qu'un commerce parallèle alimente des zones dépourvues d'emploi. La paix sociale est à ce prix.

– D'autant plus que certains sont bien contents de trouver des soutiens dans le milieu pour faire leurs coups tordus. Coupa Olvo

– Et coller leurs affiches aux élections, quand ils n'achètent pas leurs voix. Le SAC en était une parfaite illustration, dit Pivert

– Attention ! Tu vas dire du mal de ton ministre !

– Ce qui serait injuste ! Précisa Olvo.

– Je n'oserais pas vu qu'il a changé, dit Louis.

– Cela ne répond pas à ma question, dit Pivert.

– Tu n'as pas tort, sur les risques. J'ai prévenu le sous-préfet de l'opération.

– Et qu'en a-t-il dit ?

– Que c'est le juge qu'il faut prévenir.

– C'est pas faux, affirma Olvo.

– Si je fais cela, il me l'interdira, c'est contraire au droit.

– C'te blague ! Et tu es prêt à prendre ce risque ?

– On est là pour cela.

– Tu es au courant du nouveau préfet ?

– J'en ai entendu parler, dit Louis.

– Tu as noté son nom ?

– Non, pourquoi ?

– Pierre Gautier, cela te dit quelque chose ?

– Cela devrait ?

– Pierre Gautier. Le Liban !

– Pierre Gautier, le Liban ! Hum ... après un temps, Pierre Gautier oui ! Tu es sûr que c'est le même ?

– Je le crois, conclut Pivert.

– Très conciliant, si je me souviens bien, se rappela Louis.

– Puisqu'on parle du Liban : Est-ce que vous savez qui a été élu maire à Hyères ? Après un temps de suspens

– Accouche ! fit Louis

– Le Colonel Rouver : Ton chef de service au Liban, ton ami. Ce n'est pas à Hyères que doit se conclure l'opération ?

– Bonne nouvelle, affirma Louis sans grande conviction. On ne pouvait pas trouver mieux.

– Et pour le fric, comment as-tu fait ?

– C'est du saisi, là le juge est au courant, c'est pour une expertise. On a trois mois.

– Combien ?

– Deux cent mille francs.

– C'est peu !

– C'est pour tracer, pas pour fumer. Je veux connaître la filière. Je sais que la livraison sera plus lourde. Cela sécurise mon homme.

– Tu es sûr de ton infiltré ?

– Comme on peut l'être d'un infiltré.

– Tu sais que si le coup de filet ne marche pas tu te retrouveras en prison pour trafic de drogue international. Tu auras du mal à leur expliquer que c'est pour la France ?

– Je te remercie pour tes encouragements et ton optimisme.

– Et maintenant que comptes-tu faire ?

– Aller pisser.

– Grand bien te fasse, chef.

En effet la table surveillée se trouvait maintenant occupée par un couple dont la femme venait de se lever pour aller se faire une beauté comme il est d'usage.

Louis n'eut qu'à la croiser pour glisser une grosse enveloppe dans un sac à main choisi en conséquence.

Quelque temps avant

Rose avait choisi sa plus belle robe quand on lui avait annoncé la venue de Louis.

Elle affichait son plus charmant sourire, mis en évidence par un maquillage savamment étudié.

La famille Hubert, ses locataires, avait fait une définition très heureuse de la silhouette du monsieur et Rose ne manquait pas d'arrière-pensée.

– Commissaire Louis Talamoni, mon ami et Madame Rose notre hôtesse ; dit Hubert en les présentant.

À son premier regard, elle semblait ne pas être déçue.

Un papillonnage intensif éveilla la curiosité de Marine qui fit un clin d'œil à son mari pour lui faire remarquer les réactions de Rose.

Jean ne manqua pas de s'amuser de la situation. Les présentations s'en trouvèrent surchargées d'un surcroît de superlatif élogieux.

Cette surcharge d'éloges ne manqua pas de surprendre Louis. Il crût un instant être à une foire au bétail où il concourait pour être la plus belle bête.

Il se mit à rire et s'efforça de modérer les flatteries.

C'est sous ces excellents auspices que se poursuivit l'après-midi.

Il fut même décidé, au regard de l'hospitalité du lieu et de l'hôtesse, que Louis, célibataire sans attache particulière, viendrait habiter une grande chambre d'hôte que louait Rose. À ces mots ne retenant plus sa joie, elle ouvrit un large bec et laissa tomber une superbe tarte aux abricots qui dorait dans son four.

La vie de Rose occupa une partie de l'après-midi.

La visite du lieu, son environnement verdoyant, son historique, les raisons de son acquisition deux ans plus tôt et le tout, agrémenté de rires et de démonstrations charmantes de séduction discrète. Rose excella dans la prestation.

La pension de famille « La roseraie » était en fait une vieille ferme bâtie de pierres sèches et charpentée de superbes poutres brunes dont certaines décoraient la façade.

Elle ne manquait pas d'allure et s'intégrait parfaitement dans ce décor rocheux des Alpes maritimes

Elle se tenait à l'écart du village sous un toit verdoyant de grands pins parasols.

Une allée d'oliviers y menait. Cela sentait bon la lavande qui couvrait les terres et qui bien sûr enchantait les cigales.

C'est dans ce décor Pagnollesque que Rose avait planté ses rêves.

Tout visiteur s'attendrait à y croiser le Papé, ou Manon courant derrière ses chèvres. Ce qui serait une hérésie puisqu'il confondrait la Provence et la côte d'azur.

Avec une pointe de coquetterie, Rose se faisait discrète sur sa vie qu'elle aimait à définir comme mystérieuse.

Puis ce fut au tour de Jean de conter sa rencontre avec elle à l'hôpital St-Marie ou elle visitait une amie.

La famille Hubert y avait placé sa fille.

La conversation bifurqua sur les blessures inscrites sur leurs corps et qui avaient une histoire commune. Ils prirent soin de combler les manques de leurs mémoires.

Les douleurs et les haines resurgirent comme si elles voulaient voir s'écrire la fin du chapitre pour s'éteindre.

Dans un petit coin.

Paris 1983

Dans l'un des plus chics bordels de la vieille ville, la soirée promettait d'être chaude.

Les murs capitonnés de rouge et d'or dans un décor Art déco, annonçaient bien par leurs tableaux la singularité du lieu.

Une carte de menu ou des corps dénudés, dans des positions évocatrices figuraient les plats de résistances auxquels on était convié à ne pas résister.

Rien là que de très conventionnel. L'humeur était lascive à en juger par ces quasi-nudités étalées en couples sur de voluptueux sofas.

On devinait sous des ondulations de soieries, les gestes furtifs de mains aventureuses.

De petits cris mêlés aux soupirs authentiques ou simulés donnaient à l'ensemble une impression de satisfaction consentie.

Plus évocatrices, des bouches gourmandes s'ingéniaient à développer des appendices naturels.

Une douce humeur rafraîchie au champagne récompensait l'acharnement des ouvrières qui démontraient un grand professionnalisme.

L'ensemble cadencé des opératrices à l'œuvre ne trahissait pas une certaine harmonie jouissive.

On aurait pu regretter qu'elles ne soient rythmées par le tempo de la musique d'ambiance. Cela n'affectait en rien le résultat, du moins à en juger par la tête des clients.

Deux hommes attablés, parlant à voix basse dans un coin retiré et discret du vaste salon, ne semblaient guère prêter d'attention à la déambulation étudiée de femmes offertes.

Ni la langueur envoûtante des notes de Miles Davis, ni le charme provocant de ces corps en mouvement sous leurs fines lingerie transparentes, ne semblaient avoir d'effet sur leur libido.

L'un d'eux semblait porter une attention soutenue à son verre, il jouait à faire tourner les cubes de glace qui reflétaient à chaque tour, le rouge et l'or étouffé des lumières tamisées.

Il avait la face d'un pitbull à la mâchoire carrée. En développé il devait mesurer près de deux mètres et faire dans les cent trente kilos.

Sa pensée était ailleurs, des clignements d'yeux témoignaient de la complexité de la réflexion.

Après un long moment il finit par dire :

– Cela peut se faire ! Mais, vu la particularité de la marchandise, cela va coûter cher !

L'homme assis face à lui était l'opposé physiquement. Grand, maigre comme un échalas, une barbe ayatollesque cachait une balafre de la joue.

Une queue de cheval plaquait ses cheveux luisants de brillantine. Son visage décharné accentuait la profondeur de ses yeux noirs.

Une proéminence nasale complétait le dessin de l'oiseau de proie.

Malgré sa corpulence massive son invité avait du mal à le regarder dans les yeux

– « Très cher ! » répéta-t-il

– Aucune importance ! dit-il d'une voix à peine audible.

– Cela viendrait de Russie, il faudra des papiers, des autorisations d'exportation. Cela laisse des traces.

– Il n'en faut pas, aucune !

– Alors ils devront être Luxembourgeois ou Français.

– Français ils seront vrais, pas de problème. Ils sont déjà sur place, avec les autorisations de vol. On peut faire passer cela pour des fournitures. Mais il faut des hommes sûrs, cela ne doit pas tomber dans de mauvaises mains. Il faudra aussi penser à faire le nettoyage en partant. Avez-vous toujours contact avec votre réseau ?

Un hochement de tête indiquât qu'il confirmait et qu'il avait compris ce que serait sa mission.

– Il me faudra un hydravion.

– Vous l'aurez, un sanitaire ; précisa-t-il en se caressant la barbe.

– J'ai mon réseau pas de problème de ce côté-là.

– Toujours le SAC ?

– Non, pas sûr, le mien, mais Il me faudra deux mois pour tout organiser.

– Avant avril impérativement.

– Si l'argent vient à temps.

– Voici déjà une part, fit l'homme en lui tendant un petit sac.

L'homme l'ouvrit, il contenait trois diamants et un bijou. Un petit oiseau ; un colibri couvert de pierre précieuses.

– Cadeau précisa l'homme à la barbe.

– Cela suffira pour débiter.

– Le reste viendra à la livraison où vous savez.

– Je peux vous poser une question ?

– Non, répliqua l'homme impavide, cela ne vous regarde pas.

Soudainement le rideau qui les dissimulait un peu, s'ouvrit

– Mon chéri, tu es un horrible personnage pour oser me négliger, un instant je me suis crue être ta femme, je sens que ce soir je vais avoir la migraine.

Noami, une superbe noire à moitié nue avait surgi fort à propos, les verres étaient vides et le commerce devait reprendre ses droits.

À l'ombre des cyprès.

Saint-Martin de la Vésubie 1993

Six mois plus tôt, dans le petit cimetière de Saint-Martin de la Vésubie à l'ombre des cyprès, reposait la dalle de marbre noir de la tombe. Aucun nom ne figurait sur la pierre.

Louis, de retour sur ses terres natales, aimait venir lui parler. Dans la douceur alpine de la vallée, il lui semblait que sa pensée, comme une prière, portée par le murmure de l'eau sur les pierres rondes de la Vésubie, ne pouvait que l'atteindre.

Plus tôt le matin il avait marché dans la petite rue du village, suivant le filet d'eau creusé au milieu de la chaussée.

Il avait déposé une feuille dans ce courant, qui comme un frêle esquif dévalait la pente à grande vitesse.

Plus bas un enfant éclata de rire au passage de la feuille.

Le souvenir d'un vécu identique brûla le cœur de Louis. Après tant d'années la douleur renaissait.

Chaque geste était gravé dans sa mémoire, même le plus insignifiant comme celui de choisir un pain cuit au feu de bois et de s'enthousiasmer pour son parfum. Cependant une crainte grandissait en lui. Il perdait les traits de son visage.

Égaré dans le voyage de sa pensée à travers le temps, Louis ne perçut pas la sonnerie de son téléphone, seule la vibration dans sa poche le ramena au présent.

Neuf heures plus tard, il poussait la porte de son bureau parisien.

Il aimait ce lieu malgré sa vétusté, les murs défraîchis, il s'amusaient du couinement de son fauteuil au cuir avachi. Il prenait un soin tout particulier à s'isoler.

Il aimait aussi s'accorder de longs moments, à ses retours de missions, pour entretenir le souvenir qu'il refusait de voir disparaître de sa mémoire.

La réalité capricieuse vint lui imposer son diktat par l'intermédiaire du téléphone.

Cinq minutes plus tard, il se retrouvait dans le bureau du patron.

Réunion de famille

Paris 1984

La Direction Générale de la Sécurité Extérieure, couramment connue sous le sigle DGSE : le service de renseignement extérieur de la France, faisait le point sur ce qu'il était convenu d'appeler « un acte de guerre ».

Le Rwanda était à l'ordre du jour des préoccupations.

Dans le bureau princier du grand patron, Henri Delporte que l'on surnommait Tintin pour sa proximité avec Tonton le président, mais aussi pour sa coupe de cheveux inspiré du héros

de Hergé. Sa petite taille et sa chétive corpulence nécessitaient pour lui un surcroît d'énergie démonstrative.

Cinq hommes tentaient d'éclaircir le casse-tête de la situation africaine. Visiblement le malaise était partagé par tous. La crise prévisible qui secouait le pays se rapprochait singulièrement des intérêts français.

La confusion qui régnait mettait en danger les ressortissants.

L'évacuation était devenue indispensable mais ce qui préoccupait en priorité le service de contre-espionnage se formulait par une question : Qui alimente ce bordel en parallèle avec la France et quel est le but recherché ?

– Ce que je vais vous dire ne doit pas sortir de ce bureau : demanda Tintin.

Du regard, Il fit le tour de ses collaborateurs pour recueillir leur assentiment.

« On ne nous demande pas de nous préoccuper de ce bordel ni de son pourquoi ni de son comment »

Visiblement cela l'agaçait, il tira d'un paquet de cigarettes torturé, une cibiche pas moins torturée, qu'il colla entre ses lèvres.

« On nous demande, reprit-il, d'être bêtes et méchants et de suivre les instructions. Tenez-vous prêts à avaler des couleuvres, que dis-je des couleuvres, des boas. Vous comprenez, la France a besoin de convoier des troupes, d'envoyer des batteries de DCA et des munitions au Rwanda, c'est de la politique.

Il ne nous appartient pas de nous positionner. Cela ne nous dispense pas de connaître le merdier où nous allons patauger.

« Dès l'indépendance en 1962, poursuivit-il, le Rwanda vit au rythme des violences entre ses communautés Hutues et Tutsie. Pourtant ces gens partagent la même langue, les mêmes croyances. Allez comprendre, à une nuance près, pas le même traitement par le colon allemand.

« Ils considèrent les Tutsis comme supérieurs génétiquement qu'ils disent, aux Hutus. Idem par les Belges lorsqu'ils héritent

de la colonie, après la Seconde Guerre mondiale, ils privilégient les Tutsi dans l'accès à l'école et à l'administration entre autres choses. Je ne vous fais pas un dessin. Les Hutus se retrouvent relégués au second rang »

– Il faut dire que les Tutsis sont propriétaires de troupeaux, ajouta William Py chargé des finances, les plus riches et les plus puissants.

– Cela aide, les Tutsis ont droit aux études et à la gouvernance, au miel du gâteau, tandis que les Hutus ont droit aux miettes. Il n'en faut pas plus pour mettre le feu au panier.

Après l'indépendance, les Hutus s'emparent du pouvoir et entament l'élimination des Tutsis. Une partie d'entre eux sont envoyés dans des camps tandis que les autres fuient en Ouganda entre autres pays.

Tintin choisit ce moment pour se gratter la tête, geste dont il était coutumier quand il était énervé.

« La rébellion Tutsi est armée par Kampala. À sa tête Paul Kagamé. Elle crée le Front Patriotique Rwandais le F.P.R.

Un scénario que la France, alliée du régime Hutu du Président Juvénal Habyarimana, voit d'un très mauvais œil »

« Hors de question à Paris, de laisser son espace d'influence francophone tomber entre les mains d'étrangers ougandais » poursuivit Tintin.

– Pourquoi tant de haine ? Une supériorité génétique de Tutsis ? plus intelligents ? J'ai du mal à le croire, demanda Louis

– Oui, plus nobles, plus présentables et surtout plus clairs, plus affinis, contrairement aux Hutus plus rustiques du moins, le croiaient-ils...

– Je pense que l'explication est à chercher en partie chez nous, d'après ce que j'en sais.

– C'est une autre histoire. Depuis 1959, une série de massacres contre les Tutsis à caractère génocidaire s'était déjà déroulée. Depuis quelques années, une campagne médiatique stigmatisait les Tutsi, notamment avec le soutien d'une radio : la

RTLM, ou radio des Mille Collines, surnommée « Radio Machette ». Ce qui donne un avant-goût des intentions.

– Les Tutsis voyaient dans ce pouvoir un moyen de continuer leur domination monarchique sur le pays je suppose.

À plusieurs reprises Tintin tenta d'allumer la cigarette sans y parvenir. D'un geste brusque il broya dans sa main l'objet de sa contrariété.

« Quand cette liberté d'apparence – poursuit-il ; leur donna l'idée de revendiquer l'indépendance, ils ont cru que c'était arrivé. Mais les Belges ne lâchent pas le morceau comme cela, surtout s'il est bien gras. Ils renversent aussi sec leur alliance au profit des Hutus.

– Comptez les cocus ! dit Louis. La France entre autres, a apporté un soutien militaire, financier et diplomatique au gouvernement rwandais.

– Le F.P.R depuis l'Ouganda est soutenu par une puissance étrangère contre le gouvernement de Kigali.

– La France estime que le F.P.R n'a le soutien que d'une minorité de la population Rwandaise. C'est sans doute pourquoi il intervient en appui du gouvernement rwandais. Selon moi, il sous-estime le danger.,dit Louis.

– La France prévoit d'envoyer près de 4000 hommes au pays des Mille Collines pour protéger les ressortissants européens.

– En réalité Il s'agit d'aider l'armée rwandaise dans sa lutte contre le F.P.R. précisa Louis qui fit mine d'ignorer l'agacement de son patron.

– Son inaction serait préjudiciable à la sécurité et décrédibiliserait sa garantie à l'ensemble des pays liés à la France.

– Depuis l'indépendance, dit Py, la France a gardé une forte présence militaire et une influence politique majeure. Vous vous en doutez, des intérêts diplomatiques et économiques, des matériaux stratégiques tels que l'uranium, cobalt, etc.

Visiblement Tintin ne gouttait pas les apartés d'où qu'ils viennent.

– La France est en prise directe avec l'action des élites au pouvoir, poursuit Py, Mais tout cela est officieux, je suppose ? Les premières conséquences sont visibles

« Un massacre de cent cinquante à trois cents Tutsis au Bugesera. Les escadrons de la mort avec le Président, les ultras du régime. On cite même sa femme »

– La France pousse à la réconciliation. Le Président signe les accords en Tanzanie, pour un partage du pouvoir avec les Tutsis ainsi que le départ des troupes françaises, conclut Tintin à bout de patience. Mais cela je le répète encore n'est pas de notre ressort.

Aussi arrêtons de battre notre coulepe et revenons à ce qui nous concerne ; à savoir le trafic d'armes parallèle, qui joue contre nos intérêts en fournissant des armes au F.P.R. Et cela via une société aujourd'hui basée à Madagascar et surtout à son patron : Ektor. C'est seulement l'un des trafiquants d'armes les plus influents et importants au monde. Qu'avons-nous sur lui Adrien ? Demanda-t-il

Adrien Bertrand, l'archiviste rabattit de son crâne chauve, sa paire de lunettes.

– On connaît bien ce Monsieur, et depuis longtemps on le surnomme le « marchand de mort ». Né en 1965 au Pakistan, 1,90 mètre, yeux noir, avec un regard d'aigle. Un profil en lame de couteau. Une barbe noire pour cacher une cicatrice et le tout, maigre comme un chacal. Un personnage peu sympathique avec qui on n'aimerait pas passer les fêtes.

– On le crédite de plusieurs meurtres de surcroît, précisa Potier l'adjoint Service Action, pourtant il ne tue pas lui-même. Il ne se salit pas les mains.

– Spécialisé dans la vente d'armes, poursuit Adrien, surtout dans des pays sous embargo de l'ONU : Sierra Leone, Liberia, Congo, Angola et Soudan.

Officier dans les services secrets, le KGB et du GRU : le renseignement militaire soviétique puis de l'aviation russe, comme interprète. Il parle russe, farsi, anglais, français,

allemand, portugais, espagnol, xhosa, zoulou et espéranto. Un bonhomme pas ordinaire, une pointure dans le genre.

On percevait dans la voix les accents d'une admiration.

« A vingt-quatre ans au lieu de courir la gueuse il se lance dans le trafic d'armes après l'effondrement de l'URSS, il fournit illégalement des armes à de nombreux protagonistes en Afrique, notamment au Liberia, en Sierra Leone, au Rwanda.

– C'est un client qui nous a occupé un temps sans pouvoir jamais mettre la main dessus. Il a été bien élevé par nos amis ruskofs, ajouta Potier.

– A 25 ans dit Py, il achète trois Antonov pour 120 000 dollars. Puis il achète dix autres Antonov, un Iliouchine et un hélicoptère MI-8.

En Europe de l'Est à la fin de la Guerre froide, il a récupéré une soixantaine d'appareils hélicoptères Iliouchine Antonov et de nombreux pilotes. « Trouver cet argent n'a pas été difficile » dira-t-il

Il approvisionne l'UNITA, mais aussi l'armée gouvernementale en mines anti-personnel puis en équipement de déminage.

Potier n'y tenait plus, il engorgea un grand verre d'eau pour retrouver ses esprits.

Louis s'attendait à ce qu'on lui demande une prière pour ce grand homme.

– En fait c'est un prestataire de services ?

– Oui entre autres. Pour le transport d'hommes et de matériels de l'ONU en Somalie, au Rwanda, il achemine 2500 soldats français et leur matériel, etc.

– Le Programme alimentaire mondial avec l'ONU, j'oubliais, précisa Louis « il joue sur tous les tableaux »

En fait on nous demande de poursuivre Mère Térésa et son complice l'Abbé Pierre.

– Il aurait une soixantaine d'avions, poursuivit Py soit la plus grande flotte privée au monde pour transporter des armes.

« Il utilise plusieurs compagnies aériennes notamment aux Émirats arabes Unis mais aussi des avions immatriculés en Belgique, au Kazakhstan et dans de nombreux pays d'Afrique. Trois cents personnes travaillent pour lui.

Son stock, il le trouve dans l'ancien bloc de l'Est : Ukraine, Bulgarie Moldavie, sans intermédiaires. Des sociétés-écrans, parfois fictives lui permettent de créer des compagnies aériennes. Faux certificats, changements de destination lui permettent d'acheminer les armes. »

– Notamment des poulets surgelés et des fleurs. Amusant non ? fit Louis c'est aussi un homme d'affaires. De plus, ses compagnies aériennes transportent également des marchandises illicites voire dangereuses comme des déchets avec des pass officiels. Si j'en crois les quelques pages que j'ai pu lire sur lui.

– Il se définit comme un simple homme d'affaires. Il a fait l'objet de deux tentatives de meurtres, il a déjoué tous les pièges des services secrets, dit Tintin

– Autant à l'aise avec les combattants de la savane qu'avec les banquiers, poursuit Adrien « détenteur d'au moins cinq passeports, il installe sa base arrière aux Émirats Arabes Unis pour les trafics entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Il se bâtit un empire, avec des sociétés en constante ré-immatriculation.

On le retrouve au Danemark, au Liberia puis en Sierra Leone où l'on trouve beaucoup de nouveaux milliardaires russes. Il demande à être payé en diamants ; que l'on nomme Pierres de sang. Il installe sa société à Ostende, dans une somptueuse villa qui devient une plaque tournante du trafic d'armes.

– Il empoche 50 millions de dollars selon la police belge, précisa Py Il a des recettes magiques et du flair, ce boss de la guerre ? Un Bottin « mondain » comme carnet d'adresses.

– Un réseau logistique sans comparaison, mieux qu'un premier ministre. Élégant cynique, marchand de riz et de gaz au tiers-monde. Il finance des transports de casques bleu en Somalie. Alors qu'il vient d'alimenter plusieurs guerres

africaines, il convoie des négociateurs aux Philippines lors de la prise d'otage de touristes.

En fait il étoffe son carnet d'adresse. Il ne s'achète pas une conscience, il vend de la bonne conscience à ses clients.

– Voilà le bonhomme ! Dit Tintin. Un trafiquant doublé pour certains d'un « bienfaiteur de l'humanité »

En Russie il est intouchable et pas qu'en Russie. Son organisation est bien graissée, il arrose généreusement dit-on.

Il se trouve qu'un indic nous a signalé une livraison d'armes que nous avons pu suivre et qui devrait avoir lieu à Bastia, destination : le Rwanda provenant justement de Russie.

Un général à la retraite que nous connaissons bien et qui arrondit sa pension en pillant ses stocks d'armes.

Louis, avec ton équipe j'aimerais que tu mettes en place une filature à Bastia pour savoir par où passe l'alimentation et si possible remonter jusqu'à Ektor. Ne pas intervenir, nous n'avons que faire de seconds couteaux. Sauf si l'on a les moyens de le faire parler sans éveiller l'attention. Potier te donnera les infos que nous avons sur le transport.

Un drôle d'oiseau

Bastia 1984

Bastia fin mars, n'était pas encore grillée par le soleil et à onze heures du soir, Louis trouva même qu'il faisait frais. Un vent marin ne fit rien pour réchauffer les guetteurs que Louis avait voulu de nombre limité pour ne pas attirer l'attention.

Pivert et Olvo étaient de cet avis à en juger par la pâleur de leur teint. Le gel gagnait les chairs.

Fidèles compagnons de galère, ils souffraient en silence. Ils avaient été séparés pour occuper le terrain.

Un talkie-walkie les reliait ce qui leur permit d'entreprendre à distance, leur sport favori, à savoir le lâché de vanes. Elles ne mirent pas longtemps à s'exprimer.

Dans les ombres du port de commerce, tous trois avaient pris grand soin de dissimuler leur présence.

La dureté de l'exercice se résumait à peu de choses. Les deux compères avaient l'interdiction de fumer et de limiter leurs déplacements et de la fermer.

Et le temps passa, long, interminable comme tous les temps longs.

Le port en cette saison n'avait d'activité que le passage furtif de rats bien nourris. À défaut de cigarette, Olvo, mâchait une allumette.

– Je me les gèle. Murmure Pivert.

– C-te blague dit Olvo t'es taillé comme un bâton de sucette. Ta mère a dû te concevoir avec un représentant de chez Miko.

– Tandis que la tienne forniquait avec un gode de Justin Bridoux

– Vos gueules, coupa Louis.

Olvo, ne semblait pas trouver de satisfaction dans le frêle cure-dent de bois qu'il mâchouillait. Son ventre non plus. Il grognait bruyamment au point que Pivert s'en inquiéta.

– Vous avez entendu ? demanda-t-il à voix basse.

– Oui reprit Olvo, c'est la faim.

– La fin de quoi ? s'étonna Pivert.

– La fin des haricots ducon !

– Vous allez la fermer les Mikey, dit Louis.

Les trois hommes planquaient à cent mètres les uns des autres, ce qui ne facilitait pas la conversation.

Pivert tournait en rond, s'efforçant de pratiquer une gymnastique qui se voulait réchauffante. Et le temps passa encore et encore jusqu'à ce qu'il ne soit plus compté, quand deux phares en veilleuse vinrent se ranger près du quai, à la hauteur d'un petit bateau de pêche : « Le Cigalon ». Les guetteurs faillirent ne pas y croire.

Le camion bâché avait troublé le silence avec une extrême discrétion.

Moteur et feux éteints on leva une partie de la bâche, celle qui faisait face au bateau.

Louis armé de son Pentax en profita pour faire quelques clichés. Sa position ne lui permettait pas de voir le déroulé des opérations.

Il en déduit cependant qu'un transfert de marchandises s'opérait.

Louis constata que le camion correspondait bien à ses informations.

Le déchargement ne prit pas longtemps. Louis brancha son Talkie-walkie.

– Olvo dit-il.

– Oui

– Prépare-toi à suivre le camion.

Il appela à son tour Pivert.

– Rejoins-moi à la capitainerie mais attention, discrètement.

Trois minutes plus tard ils retrouvaient les hommes de la capitainerie. Son commandant certifia que tout était en place pour surveiller l'opération.

– La sortie est conforme, précisa le commandant, l'autorisation a été demandée dans les règles. Pour ce qui est du chargement, on n'a rien vu.

Le Cigalon ne mit pas longtemps à prendre le large.

– Et maintenant ? demanda Louis

– Le satellite.

Une heure durant le suivi se fit sans surprise.

– Jusqu'à présent, il suit son parcours habituel vers son lieu de pêche.

– Il va forcément avoir un contact avec un autre bateau, il n'est pas équipé pour aller très loin.

– D'autant plus au regard du fuel qu'il a embarqué.

Une heure plus tard on signala son arrêt.

— Il est arrivé sur son lieu de pêche, confirma le commandant. Il pose ses filets comme d'habitude jusques là rien d'étonnant.

L'observation dura encore plusieurs heures, pas un bateau ne vint croiser le Cigalon. Rien d'anormal, aucun contact.

Le cadran de la pendule affichait huit heures quand un signal annonça un contact.

— Merde, les gardes côtes !

— On ne peut pas les avertir ? demanda Louis

— Trop tard regretta le Commandant.

— Prenez contact avec eux.

— C'est pas si simple, mais cela va prendre du temps.

Effectivement, vingt minutes plus tard, la communication fut établie avec la vedette des gardes côtes.

— Vous venez d'effectuer un contrôle sur un bateau de pêche.

— C'est exact, rien à signaler.

— Vous avez contrôlé la cargaison ?

— Aucune cargaison si ce n'est du poisson, c'est un bateau de pêche.

— Vous avez regardé dans les cales et l'habitacle ?

— On connaît notre métier, rien à signaler, rien c'est rien !

— Merci

— On nous a pris pour des cons ? suggéra Pivert.

— Et il se peut qu'ils n'aient pas tort.

L'observation se poursuivit jusqu'à midi sans résultats. À une heure tapante Olvo appela :

— J'ai l'adresse dit-il.

— Très bien parce que la nôtre est à l'eau.

Une demi-heure plus tard, tous trois observaient le quartier de « l'adresse »

Une succession de dépôts, d'ateliers. L'adresse en question ne se distinguait pas des autres si ce n'est qu'elle était jumelée à une vieille bicoque apparemment habitée.

— J'ai vu le camion entrer dans le garage, mais je n'ai pas vu le chauffeur en sortir, dit Olvo.

– il va falloir jeter un œil dans ce garage.
– En plein jour ? Demanda Pivert
– Non on va devoir attendre la nuit et surveiller la baraque pour le cas où le chauffeur sortirait. Olvo et Pivert, vous restez là je retourne à la capitainerie.

– Si tu peux nous ramener des sandwiches ... demanda Olvo.

– Et une bonne bouteille mon bon chef. Ajouta Pivert

– Vous avez peut-être une liste des commissions ?

Dix minutes plus tard, le capitaine confirma que le bateau de pêche restait dans la zone et rien ne donnait de doute sur sa pratique.

– Vous avez les renseignements sur l'identité du pêcheur ?

– J'ai pris soin, comme vous me l'avez demandé, de retrouver son fichier et j'ai reçu un complément de la police. Le bonhomme est connu mais pour des fautes vénielles, rien de très sérieux.

Louis ouvrit le dossier et le feuilleta rapidement.

– C'est un oiseau qui a bien volé, ancien plongeur des commandos de marine, petits trafics de pièces mécaniques, qui lui a valu d'être expulsé de l'armée. Agent de sécurité condamné pour coups et blessures. Même s'il y a longtemps, c'est un caractère.

– Il a près de soixante-dix ans.

– Surveillez le coin jusqu'à que je vous dise d'arrêter.

– Cela ne va pas être possible avec le satellite.

– Débrouillez-vous. Faites appel aux gardes côtes mais sans intervenir, discrètement.

Les heures passant sans rien dire. Un repas prit sur le pouce dans la voiture. Un thermos de café pour se réchauffer et une pendule pour égrainer le temps. La nuit, fidèle à ses habitudes, était tombée sans bruit.

Avec elle le froid s'était intensifié. Les trois hommes avaient entrepris une danse d'un pied sur l'autre.

Olvo avait du mal à faire comprendre à son ventre qu'il était en service. Rien n'y fit, la protestation gargouillante n'eut de cesse.

– Bon on y va chef, je tiens plus, sinon je vais vraiment finir en sucette chez Miko comme dirait l'enflure, fit Pivert.

– OK, on y va mais en douceur fit Louis. Le chauffeur n'est pas ressorti ?

– Pas vu, dit Olvo.

Ils remontèrent la rue en rasant les murs. Pas le moindre signe de vie. Un éclairage minimal leur permit d'arriver à la porte de l'entrepôt sans difficulté.

– Va près de la maison et avertis-nous, si ça bouge.

La vieille demeure se situait derrière le dépôt, un bout de terre arboré les séparait.

Une allée de terre battue y conduisait. Elle était fermée par une grille de fer rouillé posée sur un muret de pierres sèches. Un portail désaxé en interdisait mal l'accès.

Aidé de sa lampe torche, Louis constata que la lourde porte de bois du dépôt était fermée par une énorme chaîne et un cadenas de bonne taille.

Louis comprit que ce n'était pas par là, qu'ils passeraient.

« Si elle était fermée de l'intérieur, c'est qu'il existait une autre porte pour accéder à la maison » pensa-t-il.

Il ne restait plus qu'à passer par le jardinet mais il redoutait la malveillance du portail de fer rouillé. Les plaintes du métal risquaient d'éveiller l'attention.

Effectivement elle résista à la faible pression et menaça de gémir plus fort. Patiemment, centimètre par centimètre Louis parvint à se créer un passage.

Ils firent le tour du garage et trouvèrent la porte arrière ouverte.

Le camion s'avéra vide, aucun papier nulle part, rien d'intéressant à priori. Le dépôt renfermait des outils et du vieux

matériel de plongée qui ne surprit pas Louis, vu le rapport qu'il avait lu.

Des sacs semblaient contenir des pneumatiques. A part quelques petites bouteilles d'air comprimé que l'on trouve chez tous les plongeurs rien d'autre, si ce n'est un atelier assez complet d'électronique et des maquettes d'avion en construction.

« Un modéliste sans doute » dit Louis

– Peut-être pas, dit Pivert dont c'était la spécialité.

– Rien, conclut Olvo, on se tire ?

Il n'avait pas fait trois pas que le canon d'une arme surgit dans la lumière de sa torche.

Un bruit sourd se fit entendre. Le canon s'abaissa ainsi que le corps qui le portait pour s'étaler au sol.

– Faut que je fasse tout ici, dit Pivert.

Le chauffeur n'avait visiblement pas apprécié son intervention dans son dos. Le coup de crosse sur son crane avait gâché sa surprise.

– Je qualifierais ton opportunisme fort à propos mon cher Pivert. Profitons de l'absence du Monsieur pour opérer une visite.

Elle s'avéra infructueuse. Ils laissèrent leur hôte à ses rêveries, n'ayant pas la possibilité de lui reprocher quoi que ce soit et regagnèrent leur voiture.

Quelque chose vint soudainement titiller les neurones de Pivert. Il en fit part à Louis.

– Bon sang dit-il mais c'est bien sûr, retournons à la capitainerie.

– Avez-vous poursuivi la surveillance ? demanda Louis après être entré dans la capitainerie.

– Comme convenu, le bateau vient de prendre le chemin du retour, il est suivi par les radars des gardes côtes.

– Laissez tomber le bateau et faites surveiller le lieu de pêche.

– Le lieu de pêche ? S'étonna le capitaine « je ne comprends pas »

– Avertissez les gardes côtes de rester à distance et de continuer la surveillance.

– Du lieu de pêche?

– Du lieu de pêche, c'est cela. Mettez-moi en communication permanente avec les gardes côtes.

La nuit sans lune ne laissait paraître que quelques reflets argentés des flots. L'obscurité était absolue.

Tous feux éteints, la frégate des gardes côtes avait perçu les ordres sans surprise.

Le capitaine Leroy se dit que visiblement des raisons devaient exister, la suite des événements les révélerait sans doute. Pour l'instant le radar restait muet.

L'observation du vide ne lui coupa pas l'appétit. Son quart fini il alla s'attabler afin de déguster les finesses culinaires de son sorcier de cuisinier.

Tout en fredonnant son plaisir de la table, Leroy frisa sa longue moustache grisonnante. Il en releva les extrémités afin de préciser ses intentions.

Sa langue balaya ses lèvres pour mieux dire sa faim. D'un geste précis, il coinça sa serviette derrière le col de sa chemise au moment précis où le sorcier posa le plateau à bascule fumant de promesses,

– Capitaine, un avion ! s'exclama le second en passant la tête dans l'entrée.

– Quoi un avion ?

– Dans les radars.

– Et alors ?

– Un hydravion sur zone.

– Un hydravion maintenant, il est posé ?

– Oui pile sur la zone.

Le capitaine Leroy jeta un dernier regard sur les volutes de fumée.

– Tiens-moi ça au chaud, lâcha-t-il, au désespoir.

Avant de sortir il ne résista pas au plaisir de soulever le couvercle de la marmite pour se délecter des douces émanations.

– Allons, dit-il, allons voir cet oiseau de malheur.

Le point sur le radar ne bougeait pas.

– On va s’approcher à bonne distance pour l’observer. Tous feux éteints. Je veux savoir pourquoi j’ai délaissé mon ragoût.

Tous moteurs coupés l’hydravion tanguait doucement dans la nuit. Toutes portes ouvertes, trois hommes avaient surgi du ventre de l’appareil.

Un zodiac avait été mis à la mer. Rien ne bougea pendant un long moment. On semblait attendre quelqu’un ou quelque chose dans un silence absolu.

Après plusieurs minutes une faible lueur parut. Elle provenait du fond des eaux. D’autres lueurs émergèrent à nouveau.

Après un temps, des groupes de ballons firent surface. Certains d’entre eux étaient phosphorescents.

Les trois hommes s’activèrent, ils se mirent à tirer sur les cordes qui renaient les ballons. Une dizaine de caisses apparurent. Elles furent rapidement chargées dans l’hydravion.

L’agitation était à son comble dans la capitainerie.

– Ils devaient avoir un système de commande à distance ; dit Louis « pour faire gonfler les ballons avec les bouteilles d’oxygène comme celles vues dans le dépôt. Je suppose que les fonds ont été choisis. Il faut suivre cet avion mais d’abord savoir qui il est »

– Ça je peux. Fit le capitaine avec le signalement fourni par la corvette , cela ne devrait pas poser de problème.

Effectivement une demi-heure plus tard :

– Le vol a été enregistré, annonça-t-il : livraison de fournitures médicales à une mission près du lac Kivu au Rwanda, dans la forêt tropicale Nyungwe

Le temps de la bête

Kigali 1984

Un lourd ciel de nuit, humide, oppressant, se posa sur la ville inquiète. Comme le couvercle d'une cocote voulant contenir la frayeur des hommes.

Kigali ne voulait pas s'endormir, elle avait étouffé les cris des enfants pour écouter le silence.

Pourtant, ce soir-là les feux de l'ambassade de France, brillaient de tous leurs éclats.

Un cordon d'hommes en armes lourdes, ceinturait la bâtisse. Une auto mitrailleuse en gardait la porte du domaine.

Une noria de voitures de luxe se succéda devant les marches de l'ambassade, délivrant ce qui comptait de personnalités du pays.

Un ballet de smokings et d'uniformes avec à leurs bras, les élégantes dans leurs plus belles tenues, se déversa dans la vaste demeure.

Avec une discrétion à peine feinte les femmes affichaient leurs plus beaux atours, les rivières de pierreries et leurs plus charmants sourires.

L'univers des convenances courtoises prenait forme malgré la tragédie qui se jouait.

Le vaste salon des ambassadeurs comme il avait été baptisé, offrait aux visiteurs l'éclat de ses dorures. De riches tentures soyeuses, encadraient de grandes baies vitrées où perçait la brillance des étoiles et faisait exploser en son centre, la multitude colorée de somptueux bouquets de fleurs.

Les prétentions de la France affichant ces richesses voulaient forcer le respect, voire la crainte.

Un tourbillon de danseurs s'exerçait sur le miroir de marbre. Un nombre d'officiels et d'ambassades étrangères avaient honoré de leur présence Monsieur l'Ambassadeur de France. C'est ainsi

que l'on pouvait voir se mêler les soieries lumineuses des costumes traditionnels à la sobriété, à différents degrés, des uniformes.

Un buffet richement pourvu, eut le succès qui lui était dû. Au-delà de l'apparence, il offrait aux fins palais, la satisfaction de leur gourmandise.

Rien n'avait été négligé. Le champagne coulait généreusement afin d'apporter la touche qui convenait.

L'abondance démonstrative des richesses était à la mesure du climat anxigène ; rythmé par la voix mélodieuse d'un orchestre de chambre qui s'efforçait de détendre l'atmosphère.

Cela avait le parfum suranné d'un vieux monde tel que l'avait illustré Visconti dans une scène du « Guépard »

Chacun à sa place jouait son rôle en affichant des sourires de convenances. Les manières étaient soignées le verbe maîtrisé et le rire feutré.

De petits groupes d'intérêts s'étaient formés de-ci de-là. Chacun d'entre eux avait son thème de discussion. Il était facile pour un averti de trouver son centre d'intérêt.

Les mélanges se faisaient par courtoisie, mais ils ne duraient que l'espace que l'on devait à la politesse. Très vite les conversations reprenaient, mais généralement sans jamais pousser bien loin les confidences.

L'un de ces groupes ne semblait pas vouloir attirer l'attention. Discrètement il s'était formé à l'écart des convives.

Il se composait de trois hommes dont deux européens qui semblaient très absorbés par leur discussion ; un géant de deux mètres vint se joindre à eux, il portait le grade de Commandant dans la gendarmerie rwandaise.

Il avait la morphologie d'un Pit-bull, une mâchoire de fauve, une chevelure en brosse d'officier nazi et surtout des yeux étrangement clairs, presque blancs qui lui donnaient toute la grâce d'une jeune mariée dans un film s'épouvante. Sans le vouloir sans doute il s'était fait la caricature du « Méchant ».

Il y avait là aussi le capitaine Gaborasa au visage scarifié et a l'allure rigide d'un soldat de plomb.

Le troisième personnage écoutait sans rien dire, son visage était impressionnant, c'était celui d'un oiseau de proie. Il n'exprimait pas ses positions, il se contentait d'incliner la tête en manière d'assentiment. Un signe particulier, il n'avait pas de lobe à l'oreille droite, et cachait mal sous sa barbe une longue cicatrice.

Il parlait un bon français sans accent. Il était visiblement crédité d'une évidente autorité.

Proche de personnalités du gouvernement disait-on, sans jamais dire lesquelles.

On ne lui prêtait aucun rôle ce qui avait pour conséquence de lui attribuer d'être l'inspirateur de toutes les combines. Le personnage en était intrigant et par voie de conséquence, inquiétant dans le contexte du moment.

Si l'attitude se voulait détendue, elle n'était qu'apparence. La conversation se faisait à voix basse.

– Le gouvernement est en lutte depuis deux ans avec le F.P.R : Front Patriotique Rwandais. Je pense que les choses sont maintenant bien ordonnées avec la France, n'est-ce pas Commandant ? demanda-t-il. « L'accord d'assistance militaire s'étend à la Gendarmerie depuis, je crois » ?

– Affirmatif, confirma le commandant Touti et à toutes les forces armées. Répondit l'officier sans donner plus de détails.

– Vous avez reçu les « équipements » promis ?

– Officiellement non mais officieusement oui.

De petits rires punctuaient la formule.

– En dépit de l'embargo de l'ONU ? dit-il « Et sur la livraison spéciale » ?

– La cigogne a livré son bébé comme convenu. Pas de problème, je dois le réceptionner ces jours-ci.

– Et pour les « lubrifiants » ?

– Les autorisations ont été faites dans les temps. Le passage en France s’est passé sans problème grâce à votre équipe, dit un petit homme rond avec un accent belge.

Une raie bien ordonnée coupait son crâne en deux zones bien distinctes. Un visage poupin agrémenté d’un rictus qui se voulait sourire, transpirait l’angoisse.

On eût dit un personnage d’Alphonse Daudet ayant abusé d’absinthe. Visiblement ses formes rondes ne supportaient pas le lacet qui entourait son cou et lui coupait le souffle.

– Merci. Et vous Colonel, nos amis vous ont-ils rassuré ?

– Ils sont prêts.

– Vous savez que tout dépend d’eux ?

– Cela ne m’a pas échappé. Je pense que la carotte fera courir l’âne où nous l’attendons.

– Il est important qu’aucune pièce de la mécanique ne se grippe. Vous êtes bien conscient de la responsabilité qui vous incombe.

– Je suis sûr de mes hommes. Affirma-t-il ; tout se passera comme prévu, affirma Touti.

– Et en ce qui concerne notre hôte ?

– Une solution est à l’étude. Dit le commandant Touti.

– Il faut absolument le neutraliser sans que cela ne paraisse. La France ne doit pas être concernée par nos affaires ; du moins officiellement.

– Nous ne pouvons prendre le risque d’un changement d’alliance. À ce propos la Belgique semble avoir des velléités. Qu’en est-il mon ami ?

– Pas que je sache, fit le petit homme. Vous nous en épargnerez, mon cher Commandant.

– Nos intérêts ne sont pas forcément identiques. Aussi je vous demanderai la plus grande discrétion.

Soudainement son attitude changea « Quand on parle du loup on en voit la queue »

La venue de l’Ambassadeur Rémy dans le petit groupe eut pour effet de suspendre les conversations.

L'homme de petite taille offrait les rondeurs de la sympathie : une bouille de bon vivant aux petits yeux brillants de malice; un large sourire persistant ; des sourcils broussailleux qui métamorphosaient son expression quand il les fronçait.

On lui reconnaissait une vive intelligence qu'il cachait derrière une bonhomie amusante, tant il aimait l'accompagner de beaucoup d'humour ce que favorisait un fort accent marseillais.

Il donnait toujours l'impression de survoler les problèmes. Seuls certains pouvaient témoigner de sa dureté en affaires.

Il bénéficiait d'un sérieux réseau dans de nombreux cercles du pouvoir, ce qui avait fait de lui un parfait diplomate.

– Bonjour Messieurs, merci d'être venus. Je vois que l'on complot, dit-il en souriant

« Commandant, allez-vous nous rassurer ou confirmer les mauvaises nouvelles qui me parviennent ? »

– Je crains de vous décevoir Monsieur l'Ambassadeur, on me signale des massacres. Les auteurs sont très peu nombreux, nous allons les réduire au silence sans problème.

Une voix sans visage s'invita dans le groupe.

– Ce sont des paysans, ils tirent leur subsistance des produits de la terre. On a progressivement fait éclater les structures sociales et transformé la région en une poudrière qui va nous péter à la gueule. Considérer une population en fonction de son nombre de vaches à grandes cornes et qui fait des uns un Tutsi, des autres un Hutu et parfois entre un père et son fils, fut un scandale qui se règlera dans le sang.

La remarque avait surgi sans prévenir de l'arrière du groupe. Claudia venait de faire son entrée.

Claudia Bardo, la « veuve noire » comme certains aimaient l'appeler en raison de son caractère. C'était une beauté sicilienne à couper le souffle, qualité dont elle avait hérité de sa mère. Un regard de feu d'un bleu pénétrant qui ne laissait indemne qui s'aventurait à le fixer. Un visage au teint halé, d'un ovale parfait qu'enveloppait une longue chevelure de fauve d'un noir de geai.

Le corps long coulé dans un voile de soie d'une seule étoffe semblait avoir été dessiné d'un seul coup de crayon.

La composition ne pouvait être que celle d'un artiste de droit divin.

L'effet sur le groupe fut soudain. Malgré la dureté du propos, elle étouffa toute réplique.

Seul l'homme au bec d'aigle voulut lui serrer la main. Elle ne témoigna pas un grand empressement, elle répondit cependant à son salut. L'homme en profita pour lui retenir la main.

– Il me semble déjà vous connaître, dit-il.

– Je ne pense pas avoir déjà eu ce bonheur, répondit-elle sans masquer son ironie.

– Du moins vous me rappelez quelqu'un.

– À moins que vous ne fréquentiez l'humanitaire, répliqua-t-elle sur le même ton.

– Il faut s'y habituer. Le docteur Bardo possède l'art consommé de nous sauver ; se contenta de répliquer l'Ambassadeur ; sans réussir à dissimuler la crainte que lui inspirait ce tempérament. Malgré cela un sourire trahissait son amusement.

– Je crains que le temps qui vient ne se satisfasse de vos bons sentiments. Fit un petit homme rondouillard avec son petit accent belge. « Nous n'en sommes plus à réécrire l'histoire. »

– Celle que l'on s'apprête à écrire trempera sa plume dans le sang, qui veut cela ? Voilà la question à se poser ! Qui a intérêt à faire couler le sang ? Reprit-elle avec une colère contenue dans la voix. « Qu'en pense Bruxelles Monsieur Victor ? »

– Le médecin humanitaire n'a pas tort de s'alarmer, dit l'ambassadeur pour excuser la rudesse du propos. « Un informateur du représentant des Nations Unies fait état d'un plan de déstabilisation radicale, passant par des troubles provoqués afin de susciter des réactions et l'élimination des Tutsis de Kigali.

Un serveur passa avec un plateau de champagne. Tous se servirent à l'exception de Claudia qui visiblement avait du mal à avaler sa rage.

– Les médias Hutus extrémistes suscitent la mise en œuvre du génocide. Repris Rémy. « Commandant, je me suis laissé dire que vous étiez Tutsi, je me trompe ? Qu'en pensez-vous. »

– Vous ne vous trompez pas, par ma mère. Les médias veulent faire parler d'eux. Il ne faut pas leur accorder le sérieux qu'ils réclament et méfions-nous des théories alarmistes : elles provoquent des sur-réactions.

Le commandant Touti n'avait pas pour habitude de s'étendre en de longues démonstrations. La froideur glaciale de son regard accentuée par sa pâleur et le rictus permanent de sa bouche, n'incitaient pas à s'éterniser dans la conversation.

Visiblement la personnalité du Commandant mettait mal à l'aise l'Ambassadeur. La réputation du bonhomme n'avait rien d'engageant. Il avait perdu son grade de Général pour une question de brutalité et de corruption qui avait été passablement étouffée. C'était indéniablement l'homme fort du pays.

Descendant d'esclaves, il portait en lui une haine sourde qui inspirait la crainte jusqu'à la Présidence. Celle-ci pensait le gagner à sa cause, en faisant preuve à son égard d'indulgence dans de nombreuses affaires de prévarication.

Il portait sur les joues des signes tribaux qui affirmaient clairement ses origines.

– Cette crise foncière poursuit Rémy, dans le pays où la majorité de la population est paysanne m'inquiète.

Mes renseignements parlent d'en exterminer mille d'entre eux. Le fait est suffisamment pris au sérieux, qu'il est question d'une opération « Turquoise » d'intervention française sous mandat de l'ONU. Le mandat consiste à protéger les populations dans une Zone Humanitaire Sûre.

– Mon gouvernement aussi prend cela très au sérieux. Dit le petit homme. « Mais il n'est pas évident de faire taire les haines ancestrales »

– Surtout si l'on avait fait en sorte de les entretenir, dit Claudia. Car vous ne l'ignorez pas, il est bon de diviser pour régner. Et quoi de mieux qu'un privilégié pour défendre ses privilèges. À condition de ne pas dépasser la mesure et de rester cantonné dans les limites qu'on lui fixe. Et l'indépendance est hors limite d'où l'erreur qu'il ne fallait pas commettre.

Le changement d'alliance coloniale aura pour conséquence un génocide. C'est un crime imprescriptible ! Et les criminels sont en Europe. Fit Claudia d'un ton sec qui ne laissait aucun doute sur son hostilité.

A trente-cinq ans Claudia Rémy avait fait toutes ses dents ce qui lui conférait un mordant redoutable.

Ballottée dès sa plus tendre enfance d'une ambassade à l'autre sur les terres africaines, elle n'avait cessé de côtoyer la misère. La sensibilité de l'enfant avait fait naître la révolte de la femme.

Son engagement dans la médecine humanitaire en fut la résultante. Les arcanes de la politique, illustrées par les activités de son père dont elle était témoin, alimentèrent cette révolte.

Elle en devint redoutable quand le sujet était mis sur la table.

Cela eut pour effet de faire fuir son père qui depuis longtemps, dit-on, avait renoncé à ferrailer avec sa fille.

Il préféra gagner des terres moins hostiles, rejoignant un petit groupe de jeunes femmes dont les éclats de rires, avaient suscité son intérêt.

Le bedonnant ambassadeur Rémy avait acquis la réputation d'être un homme à femmes. Veuf depuis une dizaine d'années, sa bonhomie associée à sa nonchalance en avait fait un personnage sympathique et peu formaliste, ce qui convenait parfaitement à la diplomatie africaine.

Il avait l'art de se glisser entre les écueils. Doué d'une fine intelligence, il pratiquait avec une rare élégance la jonglerie dont le principe était de ne jamais rien perdre.

Épicurien par vocation il était le bouchon au fil de l'eau douce et nourricière, ce qui avait pour effet de faire engrager sa fille.

Il n'en demeurait pas moins que cette intelligence discrète, était très appréciée des autorités, de quelque bord fussent-elles. Fin négociateur, il avait su gagner la réputation de sérieux qui convient à un ambassadeur.

Un verre dans une main un gâteau dans l'autre, il aborda avec un franc sourire les jeunes femmes visiblement ravies de sa venue.

Un autre groupe très hétérogène celui-là, venu de toutes les ambassades se faisait appeler « attaché culturel ou attaché commercial ».

Personne n'était dupe, ce qualificatif était la plupart du temps celui que l'on réserve aux espions. Mais tout le monde semblait vouloir l'ignorer.

La particularité de ce groupe était au contraire des autres, de se mêler de tout et à tous.

L'humour, le charme, la séduction mais aussi la pertinence, favorisaient alors les contacts.

Ils semblaient toujours vouloir apporter plus qu'ils ne recevaient. Les fausses rumeurs qu'ils diffusaient souvent avec circonspection, tout en vous incitant à la prudence avaient pour finalité de vous pousser à la confiance.

Les réserves que tout un chacun devait avoir à leur endroit, s'estompaient parfois devant la bonhomie et les sourires. Les sympathies avaient leurs têtes elles étouffaient parfois la méfiance.

Mais rien d'essentiel ne circulait vraiment. Favoriser les contacts et écouter les bruits de couloirs résumait tout l'intérêt des soirées mondaines auxquelles il ne faut pas s'abstenir de participer.

– Colonel Hubert je pense ? Demanda l'un d'eux à l'adresse d'un moustachu affublé d'un nœud papillon, qui semblait en vouloir à sa vie.

Fraîchement débarqué de Mars, le Colonel Hubert en grand uniforme n'était pas encore revenu de la surprise de se retrouver là. Ce n'était pas un familier des grandes réceptions mondaines.

Sa mission soudainement décidée l'avait cueilli en pleine partie de pêche dans les gorges du Tarn.

Les heures douces

Une semaine plus tôt il coulait des heures douces en famille.

A cinquante-quatre ans il pensait finir sa carrière en sifflet et tentait de se donner un avant-goût des délices de la retraite.

Les jambes plantées dans des cuissardes au milieu du cours d'eau, il fouettait de sa canne la surface du courant.

Cette mouche qu'il projetait avec élégance et dont il était fier, devait à terme courtiser les plus belles truites du lieu.

« Bon sang de bon soir, qu'est qu'il faut leur donner à bouffer à ces salopes. Il faut leur jouer du Schubert peut être ? » pensa-t-il.

Il avait pour se confronter pour la première fois à la pratique de la pêche, déboursé un budget conséquent. Il avait dû pour cela affronter les moqueries de Marine sa femme.

Avec une patience remarquable il avait fabriqué ses leurres. Il en était fier et se projetait déjà dans une réussite qui ne pouvait lui échapper. Il se demandait déjà si le panier en osier fixé à sa taille allait suffire.

Exposant son œuvre à sa moitié, il ne pouvait se résoudre à admettre les doutes qu'elle émettait sur ses capacités.

Aussi c'est avec une application sans faille qu'il projetât son hameçon au fil de l'eau. Il avait lu pour ce faire une abondante documentation. Le geste maintes fois répété devant sa glace ne souffrait aucune critique selon lui. Le surnom de Zorro que lui avait donné Marine aurait alors non pas le sens du ridicule mais de l'honneur rendu à l'exécutant parfait.

Il savourait déjà sa vengeance. C'est pourquoi cette satanée truite qui tardait à accomplir son destin, agitait les nerfs du pécheur.

Quand, le désespoir promettant de gagner la partie, le bouchon s'enfonça.

La surprise fut totale. On a beau en rêver, quand le miracle s'exprime il vous surprend.

Jean révisa dans sa tête le manuel du parfait pécheur dans l'action.

La bête montra une résistance savante. Ce devait être pour elle aussi la première fois. Mais on n'en comptait pas au colonel Hubert. Le chemin vers le panier était écrit il n'en doutait pas. C'est alors, qu'absorbé par son challenge, il ne vit pas les appels gestuels de Marine, sa femme qui sur les berges, s'époumonait en agitant les bras. Une cascade toute proche étouffait sa voix.

Marine fidèle parmi les fidèles, avait mis un point d'honneur à être l'épouse parfaite du soldat.

Se qualifiant elle-même de repos du guerrier, elle affichait avec fougue ses appétits sexuels.

Peu inclinée à la prudence, elle avait pour exigence de dire sans retenue ce que la nature implique. D'aspect gaillard, elle se définissait comme «une grande gueule au grand cœur». Dépassant son mari d'une tête, femme de caractère, elle ne doutait de rien. Une bonhomie apparente cachait une lame affûtée qui n'hésitait jamais à trancher.

Du haut de ses soixante-dix Kilos, elle s'était refusée à toute prédominance sur son mâle.

Elle disait souvent sa fierté de caresser la poitrine médaillée de son héros. Elle aimait dire à qui voulait l'entendre, la redoutable singularité de ses colères.

Tant de démonstration n'avait peut-être pour but que de compenser l'aspect un peu chétif du colonel.

Bichon, comme elle aimait l'appeler, pour l'heure était obsédé par le toucher de l'appât au fil de l'eau. Il n'eut entendu le monde s'écrouler.

La réalité le rattrapa quand la pierre jetée avec grande adresse fit jaillir soudainement une gerbe d'eau. Prouesse exceptionnelle, elle coupa net le fil de pêche et libéra ainsi la truite qui ne demanda pas son reste.

Le pêcheur en resta coit. Il eut du mal à réaliser le coup du sort. L'offense faite fit surgir le lexique d'insultes, souvent condamné par Marine mais la colère fut si grande qu'il en perdit la voix.

Une immanence divine aurait-elle exprimé sa réprobation ? Il en demanda raison au ciel. Il en était donc là de sa réflexion quand une deuxième pierre l'atteignit.

Tel la tourelle d'un tank son regard fit trois cent soixante degrés à la recherche du criminel qui avait osé.

Plus de doute Marine était coupable. Elle agitait ses bras sur la plage sans doute pensa-t-il, pour démontrer sa victoire.

D'un geste brusque il menaça les quatre cheveux qui lui restaient, d'être arrachés. Le bob de toile cirée en fut victime, projeté dans l'eau, il s'empressa de s'évader dans le courant.

Le téléphone levé haut au bout du bras de Marine infiltra un doute dans la colère du colonel.

Pareil au regard menaçant de Clint Eastwood face à son tueur dans « il était une fois dans l'ouest » Jean retint son geste pour jeter sa canne à l'eau comme l'aurait probablement fait John Wayne.

Il tira d'un geste coutumier sur sa majestueuse moustache qui était le signe d'une retenue mais le punctua d'un rictus de désagrément.

Jean Hubert était militaire de carrière, pas très haut sur pattes, une belle bacchante en travers de la face, le tout donnant de lui l'aspect de Mario échappé d'un jeu vidéo.

Son coup de fourchette redoutable, lui avait arrondi le ventre et finissait de dessiner de façon amusante, le personnage.

En fait l'image était contraire à la réalité. Un esprit vif, une bonne dose d'intelligence, ponctuée par un goût pour la bonne chair et l'humour, le tout par certains côtés n'excluait pas une

sensibilité de jeune fille ; ce que seul son « Dragon » comme il aimait appeler sa femme, avait su reconnaître. Elle en jouait sans réserve mais cet amour qui lui portait et notamment à ses rondeurs lui interdisait toutes limites.

« Jeannot mon lapin » comme elle l'appelait aussi dans l'intimité, mariait un savant mélange des contraires, il en faisait un être sociable et très attachant. Mais la seule fragilité de ce guerrier se résumait en un seul être, Lili leur fille, une grande belle jeune fille de 20 ans, trisomique.

Elle résumait à elle seule la somme des tourments de la famille.

Bon soldat, il avait gagné ses galons dans le feu des armes. Son courage naturel l'avait exposé à un grand nombre de galères au service de son drapeau.

Le personnage avait construit sa réputation par son efficacité et ses colères souvent sur-jouées dont raffolaient ses hommes comme au spectacle. Ils ne prenaient pas pour autant le risque d'en être les récipiendaires. Tous connaissaient les qualités de cœur du bonhomme et se rappelaient des risques qu'il avait pris pour eux.

C'est comme cela qu'il avait gagné le titre de César.

Flatté il avait laissé dire, sans savoir qu'il lui avait été donné en référence au César de Pagnol et non à celui de l'empereur romain.

Ce lourd téléphone de campagne levé au bout du bras de Marine n'annonçait rien de bon.

Les présentations

L'interpellation dans son dos le surprit, il se tourna pour faire face à un civil d'un mètre quatre-vingt-dix de haut avec la tête de George Clooney. Il affichait un sourire franc qui laissait voir une dentition d'Actors' Studio.

- Oui !!
- Martin, Attaché d’ambassade. Affaires culturelles.
 - Colonel Hubert.
 - Vous vous demandez peut-être ce que vous faites ici Colonel ?
 - Il y a un peu de cela.
 - Vous préparez l’opération Turquoise je crois savoir ?
- L’opération Turquoise a été voulue par le gouvernement français pour rapatrier les résidents Français pour le cas où les choses dégénéraient.
- L’opération Turquoise ? Vous n’êtes pas loin de la vérité. Quelque chose me dit que cette opération n’est pas ce que l’on en dit, mais que me veulent les « Affaires culturelles ? » Demandait-il avec un sourire qui voulait dire qu’il n’était pas dupe.
 - À vrai dire, pas grand-chose, mais il faut voir de la culture en toutes choses. Je souhaitais vous voir pour des raisons bien précises. Si vous avez cinq minutes à m’accorder, je vous demanderai de me suivre, ces choses-là demandent de la discrétion.
- Parvenu à une pièce voisine, il prit soin de pousser la porte sans la fermer.
- Il se prépare des événements qui nous échappent, dit-il, Nous n’en connaissons ni les conséquences ni leurs auteurs mais de sérieux doutes nous commandent une action qui pourrait se révéler dangereuse. J’ai lu votre dossier et je pense que vous êtes l’homme qui convient.
 - Votre démarche est officielle ?
 - Elle peut l’être sans problème, j’appartiens à la DGSE
 - Et vous ne vous appelez pas Martin !
- On ne peut rien vous cacher. Voilà le topo, je ne vous apprend rien sur le conflit qui nous occupe et l’implication de la France dans ce merdier.
 - Du moins ce que l’on a bien voulu m’en dire.

– En résumé la France soutient le gouvernement, vous faites partie des 2500 hommes que l'on destine à ce soutien. Et vous n'êtes pas venu seul, une cargaison d'armes vous accompagne.

– Je vous avoue que de grandes zones d'ombre demeurent sur ce prétendu soutien. Et j'ai du mal à me forger une bonne conscience.

– Ne prenez pas cette peine. J'ai demandé votre détachement pour une mission particulière.

Nous savons qu'une organisation parallèle alimente le F.P.R par l'Ouganda. Ils s'introduisent par le réseau bien structuré d'un nommé Ektor, très grosse pointure du trafic d'armes.

On aimerait bien mettre la main dessus depuis des années. Il nous crée des soucis, dans tous les conflits on devine sa patte. C'est une plaie. Il se trouve que nos services ont levé un lièvre, que l'on suit sa trace depuis la France. On l'a retrouvé au Rwanda et l'on veut remonter la filière jusqu'à lui.

Mais le coin n'est pas sûr, On croise déjà sur les routes des déplacements de familles entières. Ils vont se planquer dans les forêts et dans tous les trous de souris. La terreur est partout.

Armés de lances et de machettes, tout est bon pour sauver ce qui pouvait l'être. Si tu sais pas courir tu es mort, femmes enfants vieillards, tous y passent.

Le sauvage est de retour, mes frères ! planquez vos miches. !

Le renversement d'alliance voulu par la Démocratie chrétienne belge pour ses propres intérêts fait que l'on comprend mieux le pourquoi de cette guerre.

Les autorités françaises ont été régulièrement informées des risques de massacres ethniques des Tutsis. Dès l'offensive du F.P.R contre le gouvernement de Kigali, le risque de génocide était évident. L'ambassadeur vous le confirmera.

D'étranges rumeurs ont couru toute la journée. La population Tutsie est nerveuse. Très inquiète de l'évolution des négociations. Tous nos ressortissants comptent leurs abatis, leurs jours sont comptés dans le pays pour ceux qui en réchapperont.

– Et c'est là que j'interviens ? Dit Hubert.

– En partie mais rassurez-vous on ne va pas vous demander de régler le problème entre les Tutsis et les Hutus. Ce qui nous préoccupe, c'est Ektor et son trafic d'armes. Dans le contexte actuel, la part de risque est trop grande sans protection. C'est là que vous devez intervenir.

Il entrebâilla la porte pour désigner du doigt un groupe d'hommes.

– C'est moi qui vous ai fait venir pour vous montrer ces individus, ils font l'objet d'une attention toute particulière. Selon nos renseignements, ils seraient impliqués.

– Des Français ? Demanda Hubert.

– Ce n'est pas notre problème la France joue un jeu où il est aisé de perdre ses petits. Nous ne sommes pas en position de rentrer dans ce débat, il n'y a que des emmerdes à trouver. C'est pourquoi on va se contenter de rester dans nos limites.

Notre problème c'est cet homme. Il désigna du doigt le géant à l'œil de verre. S'il y a vacance du pouvoir le commandant de gendarmerie Touti se révélera rapidement être l'homme fort du régime. C'est un homme très dangereux qui ne reculera pas devant un massacre.

Nous l'avons mis sous haute surveillance. On le soupçonne de préparer un mauvais coup et notamment avec le concours des individus que vous apercevez là discutant avec lui.

– Qui sont ces hommes ?

– Gaborasa: colonel aux blindés, le petit gros, un industriel belge, quant au quatrième, je le découvre avec vous. Je ne vois pas sa tête, mais je vais me renseigner, j'ai entendu dire qu'il était russe.

Quant au commandant Touti il a un frère. Il dirige une caserne semi-gouvernementale soi-disant en tant que garde forestier, situé dans les collines du sud-ouest du Rwanda. C'est un des plus grands îlots de forêt des montagnes d'Afrique. Situé entre les villes de Butare et de Cyangugu. En fait nous pensons que c'est par là que passe le trafic qui alimente les rebelles.

Nous devons nous y rendre pour équiper le dispensaire situé à proximité de la caserne. Sous le couvert de médecins nous irons mettre notre nez dans l'affaire.

Mais les temps sont instables, des rebelles occupent les environs et cela peut être très dangereux et c'est là que vous intervenez. Le but de l'opération ne doit pas être révélé. La France ne doit pas être mêlée à notre histoire. C'est pourquoi rien n'étant officiel, je vous demanderai de ne parler de cette mission à personne.

Officiellement nous assurons la protection des ressortissants du dispensaire. Je vous demanderai de tenir ce discours à vos supérieurs, si vous acceptez cette mission.

Hubert se gratta le menton en souriant.

– Je vais accepter pour me donner l'illusion de la bonne conscience qui me manquait.

– Je vous remercie, sans cela j'aurais été obligé de vous faire exécuter. dit-il en riant.

– Le dispensaire existe ?

– Absolument, d'ailleurs, nous lui fournirons les équipements qu'il réclame.

La porte s'ouvrit brusquement, surprenant les hommes.

Claudia apparut et ce fut elle qui sembla être surprise en reconnaissant Louis, sous les traits de Martin

– Messieurs ... dit-elle en marquant un long temps d'hésitation.

– Martin, dit Louis pour se présenter.

Elle afficha son étonnement.

– J'en doute, ne serait-ce pas plutôt Talamoni ? reprit-elle en le regardant froidement.

Louis parut décontenancé par le propos et la vision qui avait surgi. Visiblement il avait du mal à dépasser son trouble. Un bouleversement intérieur l'agitait.

– Non Martin. Dit-il, sans conviction.

– Je vous cherchais reprit-elle.

Malgré son trouble, il parvint à ne rien laisser paraître.